

MUR 1771

*Crete-Neuvième*

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1962

Mes chers Confrères,

Quel pavé ! Sous le titre « Littérature, un terme de mépris », Emmanuel Berl vient de faire le procès d'« une fabrication qui n'a plus même le mérite de la rareté, puisque tout le monde sait écrire et que beaucoup écrivent des livres, ou le peuvent, ou croient le pouvoir. » En lisant ces phrases désabusées, il m'est venu, je l'avoue, une bouffée d'orgueil. Ainsi donc, nous, petits Belges habitués à suivre fidèlement nos grands frères, nous avons pour une fois pris les devants, car, la littérature, nous la méprisons depuis toujours.

En revanche, nous honorons l'homme de lettres, et c'est beaucoup mieux. J'ai mis du temps à comprendre. N'avais-je pas rêvé de méthodes propices à la diffusion du livre ? N'avais-je pas, tel Philippe II, suggéré quelques « vrais remèdes », d'ailleurs aussi vains que ceux du potentat espagnol ? J'avais tort. Aujourd'hui j'admire sans réserves l'aspect décoratif de notre littérature.

Les sages qui veillent sur les destinées de l'A.E.B. nous donnent l'exemple. Parfois on les brocarde. Roger Gadeyne vient de le faire dans « L'Essai ». Ce n'est ni nouveau ni original. Dans un vieux numéro d'« Anthologie » que le hasard me glisse dans la dextre, je lis : « Comme d'habitude, la plupart des pages de ce Bulletin (de l'A.E.B.) sont occupées par des articles nécrologiques et des souvenirs, à croire qu'il n'y a que cela dans notre littérature. Mais cette fois, en plus, nous avons une série de discours académiques dont la médiocrité ne surprend pas. On reste rêveur quand on voit à quels enfantillages ces doctes assemblées en sont réduites. » Depuis lors, Georges Linze, l'irréductible champion de la révolution par la poésie, siège parmi les sages de l'A.E.B. Il a donc compris, lui aussi.

Que Fernand Rigot en fasse son deuil, l'A.E.B. ne prendra pas feu pour la défense du français. Parce qu'elle est ininflammable et incombustible. Les écrivains hongrois ? Eh oui, ce fut une exception dictée par la décence. Tout le monde protestait. Il n'eût pas été convenable de ne pas se joindre au chœur général. C'est tout et le cas est demeuré unique. D'ailleurs où irions-nous ? Nombre d'écrivains rêvent de la liberté derrière des barreaux ou des fils barbelés. On peut supposer que l'O.N.U., gardienne vigilante des droits de l'homme, veille sur eux. C'est dire que toute autre initiative serait déplacée. Songez donc, on serait peut-être obligé de s'occuper de l'Espagne. C'est impensable, comme on dit de nos jours.

Par la triple action, à la fois lénifiante, digestive et somnifère, de son bulletin, de ses déjeuners et de ses séances de lecture, l'A.E.B. prépare ses membres-catéchumènes à l'initiation au temple académique. Sur le plan décoratif, c'est le but suprême de tous les écrivains pensant droit. Aussi, quand Jules Destrée créa cette belle institution, l'enthousiasme fut-il général, car il faut tenir pour négligeables les flèches d'un Léon Debatty. Un homme



mal embouché. N'osa-t-il pas accuser un académicien de plagiat ? Superbe, la noble victime le traita de Zoïle, repoussa ses perfidies sans y répondre et la critique, non moins digne, refusa de connaître les preuves amassées par l'énergumène. Nous avons du chic quand il faut. Qu'avait-il donc cru ? Que le socle du comte Henry Carton de Wiart était de papier mâché ?

Que les Français s'amuse à se convaincre que l'ardente Marianna Alcaforado s'appelle en réalité Pierre de Guilleragues, ou que « La Princesse de Clèves » n'est pas l'œuvre de Madame de la Fayette, libre à eux, mais ne laissons pas toucher à nos gloires consacrées, serrons-nous autour de nos Immortels !

C'est bien pourquoi j'ai failli répondre à la dernière invitation de l'Académie. J'aime la Dame de Missembourg, elle parle avec tant de charme de sa hase ou de ses bouleautins ; mais d'autres exercices du programme, d'apparence peu jaculatoires, m'ont fait renoncer. Par politesse : je m'endors si facilement. Il me faudrait suivre un traitement si je veux me guérir de ce défaut incongru.

En attendant, je vous approuve, mes chers Confrères, de vous rendre à ces cérémonies. J'applaudis à la présence de ces messieurs et de ces dames qui ne nous lisent pas, mais qui viennent regarder nos pairs et qui applaudissent la fin des discours. Un écrivain, c'est fait pour être regardé, ne trouvez-vous pas ? A l'Académie, c'est sans danger, aucun livre n'y est à vendre. Il est peu réconfortant de contempler, assis devant leurs péchés de jeunesse ou les fautes de leur âge mûr, de vieux messieurs et des dames respectables à l'affût du client hypothétique de ces méfaits peu vendables.

Avec l'Académie, nous accédons à des plateaux plus élevés. Fini le voisinage de la parfumerie, des layettes ou des articles de ménage. Il règne dans l'ancien palais du prince d'Orange cet air de bon ton et d'ennui qui est un des hauts signes de la distinction.



Avez-vous remarqué que la docte compagnie s'est admirablement adaptée à ce cadre austère ? Elle éloigne de son sein les candidats peu orthodoxes. Elle déteste le débraillé, la bohème, les idées subversives et les talents singuliers. C'est bien pourquoi n'en firent jamais partie : André Baillon, Jean de Boschère, Jean Tousseul, Mélot du Dy, Michel de Ghelderode, Henri Vandeputte, Henry Soumagne, Eric de Hauleville, Jules Delacre. (Odilon-Jean Périer est mort trop jeune pour avoir eu une chance).

Pour les vivants, je dirai comme l'adjudant : J'en vois beaucoup qui n'y sont pas.

Il faut le souligner avec force : C'est leur faute. Qu'ils soient orthodoxes. Qu'ils évitent avec soin tout écart et tout éclat. D'ailleurs je vais m'y mettre aussi. Ah, si je n'avais pas cette fâcheuse propension à m'endormir ! Je n'ai rien d'un Francisque Sarcey qui, dormant parfois au spectacle, prétendait que dormir était une opinion.

ROGER AVERMAETE.